EURO CINEMA

périodique août/septembre 1972 - n. 2 - P. 6.50 F

Le rendez-vous des vedettes

Catherine Spaak parle de:

CAUSE DE DIVORCE

CATHERINE SPAAK
dans le film:
« Cause de divorce »

EURO CINÉMA N° 2

TOUTE L'ACTUALITÉ DU 7ème ART

Directeur de la Publication
Georges HEMERET

●

Rédaction-Administration
Editions et Publications

Du Sénart
13 Avenue de la République

EVRY-91

●

Rédacteur en Chef
Georges Léonard

Sécrétaires de Rédaction
John Alexander RYAN
Henri RODE
Delmer JONES
Javier DURAN
Françoise APPEL
Janine FREYDEFONT

Conseiller Technique
Roland LESAFFRE

●

Distribution N.M.P.P.

IMPRIMÉ EN ITALIE

sommaire

	Page
Cinéflash actualité	3
Bibi Andersson nous revèle à l'écran l'essence de son sexe dans « Le lien »	8
Entretien avec Bergman	12
Je n'ai qu'un seul desir ma carrière déclare Cathérine Spaak	16
Sophia Loren veut prouver qu'elle reste une grande star	24
Marcel Carné, un grand du Cinéma Français	36
Un nouvel enchantement Walt-Disney « L'Apprentie Soucière »	44
Marlon Brando veut donner l'horreur de la bête humaine	48
Ciné critique d'Henri Rode	54
Les bas fonds de la boxe mis a jour dans FAT-CITY	61

BRIGITTE BARDOT
(p. 34-35)

BIBI ANDERSSON et ELLIOTT GOULD
(p. 8-12)

L'APPRENTIE SORCIERE DE WALT-DISNEY
(p. 44-47)

EURO-CINEMA - N. 2 - Août-Septembre - Édité par la Ste d'Editions et Publications HEFA pour le compte de la Ste d'Editions et de Publications du SENART, administration et siège social: 13 Av. de la République EVRY 91 - SARL au cap de 20.000 F - R.C. Corbeil 27 B 247. Imprimé en Italie par ROTOPRESS, MILAN. Distribué en France par NMPP. Dépot légal N. 38130, 3ème Trim. 1972. Com. par. en cours. Cette publication est dégagée de toute obligation publicitaire. Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus. La reproduction des textes pour tous pays doit faire l'objet d'un accord préalable avec l'administration.

EURO CINEMA

BULLETIN D'ABONNEMENT A RETOURNER
Ste D'EDITIONS ET PUBLICATIONS DU SENART
15 - AV. DE LA REPUBLIQUE - EVRY 91 -

NOM ..... PRENOM .....
ADRESSE ..... VILLE .....
Abonnement - France: 3 mois 20.00 - 6 mois 38.00 - 12 mois 65.00 F
Etranger: 3 mois 25.00 - 6 mois 45.00 - 12 mois 75.00 FF.
Avis Important: Ecrire très lisiblement votre adresse.

EURO CINEMA

FLASHESCINÉMA

AUDREY HEPBURN

On sait qu'Audrey, l'une des actrices les plus aimées du monde, boude à faire sa rentrée dans les studios depuis qu'elle file, bourgeoisement, le parfait amour avec son psychiatre d'époux. Mais si Audrey a dit « non » à tous les contrats qu'on lui propose, elle a dit « oui » à Gina Lollobrigida pour se laisser photographier, sur quatre pages en couleurs, de « L'Europeo »: on sait que Gina, dont la photo est le hobby n. 1, est merveilleusement experte en cet art.

ERIKA BLANC

Erika Blanc est une de ces actrices itinérantes qui, à force de tourner beaucoup, sont finalement peu vues. Explication? Sa carrière est par trop internationale pour qu'on puisse la repérer dans tel ou tel pays exactement. Mais son sex-appeal est grand, et apprécié partout. On l'a surnommée « La Panthère douce ». La voici, avec Giorgio Ardisson, dans « L'amour est plus violent que le cobra ». Erika, on le voit, a pour label une ménagerie de charme.

ON TOURNE EN FRANCE:

UN HOMME MORT de Jacques Deray d'aprés un scénario de Jean-Claude Carrière. *C'est l'histoire d'un étranger, seul dans une ville hostile, Los Angeles, sans amis, sans papiers, traqué par un tueur inconnu. Lucien (Jean-Louis Trintignant) ne sera plus jamais tranquille, ni là, ni ailleurs. Le film est interpreté par Ann-Margret, Angie Dickinson, Michel Constantin, Roy Scheider, Jean-Louis Trintignant.* **LES DESAXÉES** de Michel Lemoine d'apres un scénario de M. Lemoine, Philippe Theaudière, Joël Lifschutz. *C'est l'histoire d'un écrivain devenu brusquement célèbre qui se rend compte que sa jeunesse le quitte. Pris de panique, il se lance dans des aventures sentimentales dans lesquelles il vent entrainer sa jeune femme. Ses excés le conduiront au drame. Interprétes Janine Raynaud, Michel Lemoine, Claudia Coste, Francoise Cannone.* **L'ENFER EST AU SOUS-SOL** de Robert Enrico, d'aprés le roman de M.G. Braun adapté par Pierre Pelegri, Jean Boffety, Gérard Crosnier. *Dans une situation desespérée, un jeune homme sera sauvé par un inconnu: Ce dernier l'entrainera dans une aventure désespérée qui commence par une attaque de banque. Interprètes Serge Reggiani, Michel Constantin, Juliet Berto.*

FLASHESCINÉMA

"LE MAITRE DES MOISSONS"

André Ughetto, qui signe « Le Maître des Moissons », était professeur au Maroc lorsqu'il réalisa ce film remarquable, tout imprégné de poésie solaire, qui obtient au Festival de Toulon un prix spécial, en même temps que le jury de la Fédération internationale des Ciné-Clubs attirait chaudement l'attention sur lui. Le sujet du « Maître des Moissons », tourné dans des lieux admirables, tient de la légende et de la « love story » marocaine, en même temps que nous y voyons la vie quotidienne d'une famille pleine de noblesse et d'accueillante grandeur. Le rôle du berger, amoureux de la fille de son maître, est remarquablement joué par Ahmed Hassi (notre photo), jeune acteur des planches et de la télévision au Maroc. Dans le film, il voit son amour brisé par la fatalité et les puissances mauvaises. Ahmed Hassi, en compagnie d'André Ughetto, a présenté lui-même son film au Festival d'Avignon, manifestation cinématographique d'une grande importance et appréciée par d'innombrables cinéphiles internationaux.

BRITT NICHOLS

Dans le film « LES DÉMONS » les enfants du diable sont deux belles jeunes filles, appetissantes, qui font leur noviciat dans un convent. Margret (Anne Libert) va être ordonnée mais Katleen Britt Nichols beaucoup plus espiègle et indisciplinée se fait souvent punir et fustiger. Troublées par le coté érotique de la jeune fille Lady Winter et Renfield l'emmène au chateau ou elle sera jettée dans un cul de basse fosse fouettée jusqu'au sang, torturée atrocement sous les yeux de Lady Winter (Karin Field) qui éprouve un grande plaisir a ce genre de spectacle. « Les démons »; l'histoire se passe en Angleterre juste avant l'arrivée de Guillaume d'Orange, alors que le juge Jeffries (John Forster) dit « le juge sanglant » fait régner une vague de profonde austérité, de puritanisme et de repression. Dans « Les démons » qui doit sortir a Paris prochainement, amour, religion, tortures, sorcières, erotisme, inquisition, se mèlent curieusement. On n'ya vraiment rien oublié.

Raquel Welch fait le coup de feu dans "Un Colt et trois Salopards" de Burt Kennedy, où Ernest Borgnine, Robert Culp et Christopher Lee sont ses partenaires.

LA VAMP FRÉNÉTIQUE, MET TROP DE COEUR A L'OUVRAGE

Que se passe-t-il pour Raquel Welch? Depuis sa séparation d'avec Patrick Curtis, son ex-mari, elle mène une vie de travail décuplée, de plus en plus explosive. Courant de Rome à Londres, de New-York à Hollywood, elle entend conduire sa carrière tambour battant. Un journal londonien l'a surnommée « la Vamp frénétique ». Est-ce, d'autre part, pour avoir tourné des westerns fumants, des belles de science-fiction, des sauvageonnes préhistoriques déchaînées? Raquel, de plus en plus, aime l'action. Non seulement elle joue à merveille les cow-womens, mais elle entend, pour plus de réalisme, ne plus se faire doubler dans les scènes périlleuses. Mal lui en prend parfois. En effet, sur le plateau de « The Kansas City Bomber », tenant à faire d'éblouissantes démonstrations sur patins à roulettes — elle y a le rôle d'une championne — elle refusa de voir ses limites dans cet art sportif, et, dès les répétitions, se voulut digne de l'aïeule des fées de la glace Sonja Hennie. Résultat: tandis qu'elle se livrait à une arabesque particulièrement difficile, Raquel s'offrit, comme on dit « un billet de parterre ». On la releva en larmes: la belle star s'était fracturé le poignet droit. Plusieurs semaines, elle dut porter le bras en écharpe. Heureusement, lors de la soirée des Oscars, cet ennui était oublié.

Mais, recidivant dans l'audace, Raquel a été encore récemment victime de sa nature bouillante. Au cours d'une autre séquence de « La Bombe de Kansas City », elle devait se livrer à une bagarre (elle y excelle!) Mais elle le fit avec tant de cœur qu'elle fut de nouveau victime de son emportement. On constata, après la prise de vues, qu'elle avait les yeux pochés et des égratignures aux joues. De nouveau, le film fut interrompu. Raquel dut consulter des spécialistes de l'esthétique pour être rassurée: sa beauté fut seulement menacée, pas du tout atteinte. Elle expliqua ainsi son surcroît de dynamisme devant les journalistes:

— J'ai toujours detesté la vie artificielle que mènent certaines stars. Ce sont des femmes-objets que l'on traite sur la plateau comme des déesses, et qui n'entrent jamais dans l'action, sinon d'une façon psychologique. Moi, je suis bien différente: j'ai besoin de vivre mes rôles sur les plan actif. Croyez-vous que les malheurs que j'ai endurés, côté physique, me donneront une leçon? Nullement. Si je devais jouer une catcheuse, je refuserais d'être doublée. La vie et l'art, pour moi, ne font qu'un... Je n'aime que le paroxysme.

VIRGINIA DIT NON

A en croire ce portrait parlant, Virginia North, ex-partenaire de Yul Brynner, accepte assez facilement de tourner en simple appareil, et même sans appareil du tout, devant la caméra. Eh bien, rien n'est plus faux. Virginia a dit « Non! non! et non! » au réalisateur de « Dr Phibes » qui, à Londres, lui demandait de jeter par-dessus l'objectif son dernier voile. Vincent Price, son partenaire et maître esterreur, voulut intervenir. Mais n'obtint de Virginia que le même refus, plus appuyé encore. Argumentation de la vedette anglaise: «Une bonne actrice doit paraître nue, par le seul jeu de son regard, dans une scène de passion, même si elle est habillée jusqu'au cou ». Qu'en pensent les spécialistes?

QUE FONT-ILS?

Sean Connery a choisi d'interpréter « This Story of Yours », où il aura le personnage d'un inspecteur de police « qui, dit-il, provoquera maintes controverses».

George C. Scott, le rétif des Oscars, veut montrer l'horreur de la guerre dans des interprétations bellicistes. Après « Patton », nous le verrons dans « Les nouveaux Centurions ».

Christopher Lee et **Peter Cushing:** « Nous devenons à nouveau complices des plus terribles méfaits dans "Horror Express", de Gene Martin, que nous tournons en Espagne ».

Jennifer O'Neill, qui n'obtint que des louanges après sa composition de « l'Eté 42 » de Mulligan, se mesurera à l'un des tigres de l'écran dans la production M.G.M.: « A case of Need ».

Charles Bronson: retour à Hollywood, qu'il bouda longtemps (exaspéré de n'y être pas un « number one ») pour « The Mechanic » du réalisateur anglais Michael Winner.

Howard Hawks, en juillet prochain, présidera le 20ème Festival international de cinéma de San Sebastian, dans un jury où figureront d'autres noms prestigieux: Fritz Lang et King Vidor.

Dustin Hoffman (« Les Chiens de Paille ») a voulu tâter de l'humour à l'italienne. Spécialiste de cet humour, Pietro Germi en a fait la tête d'affiche de « Jusqu'à ce que le divorces nous sépare », avec Carla Gravina et Stefania Sandrelli.

Gabriele d'Annunzio fut un poète décadent, au don juanisme fameux. Mais c'est un cinéaste de gauche, Mauro Bolognini, qui nous contera sa vie fastueuse à l'écran. Avec qui? Mystère encore.

Brigitte Bardot (explique Vadim) « prendra les traits d'une danseuse devenue impresario dans le (ou la) "Don Juan" où je vais la diriger. Ce sera l'histoire d'une femme qui essaye de préserver sa personnalité à travers de nombreuses conquêtes ». Un art dans lequel Bardot est passée maitre.

Giovanna Ralli, malgré la terrible accident dont elle fut la victime, a repris courageusement le collier. Italo Zingarelli l'a choisie pour ce titre à rallonges: « Prostituée au service de tous, mais en règle avec le Gouvernement ». Voilà qui promet.

Antoine réalisateur? Le chanteur « relax » songe à nous conter l'histoire d'une idylle entre deux curistes, à Vernet les bains. Danièle Gilbert y serait la patiente amoureuse. Mais Antoine lui cherche un amoureux.

TOPOL "REMET CA"

Son succès dans « Un violon sur le toit » fait que le comique Topol, jusqu'ici idole de la scène, est désormais très demandé au studio. Bien qu'il renâcle à lâcher son activité théâtrale pour le cinéma, il vient de se laisser tenter par une proposition mirobolante, — celle d'être le partenaire de Mia Farrow et Michael Jayson dans « Public Aye », film qui se présente déjà comme une vive satire de la société moderne.

Un film écrit et produit par
INGMAR BERGMAN
avec pour interprètes principaux:
Elliott Gould, Bibi Andersson, Max Von Sydow
Sheila Reid, Steffan Hallerstra, Maria
Nolgard, Barbro Hiort af Ornas,
Ake Lindstrom, Mimmi Wahlander,
Elsa Ebbesen, Karin Nilsson, Anna von Rosen,
Margareta Bystrom, Alain Simon,
Per Sjostrand, Aino Taube, Ann-Christin
Lobraten, Dennis Gotobed, Bengt Ottekill
Photografie di Sven Nykvist
Musique de Jan Johansson
Coproduction ABC Pictures Corporation (USA)
et Persona Film (Svezia)

DANS

LE LIEN

BIBI ANDERSSON RÉVÉLE A L'ÉCRAN L'ESSENCE DE SON SEXE

Bibi Andersson – c'est son titre de gloire international – est la vedette préférée d'Ingmar Bergman. Le plus connu des réalisateur suédois l'a employée à plusieurs reprises, et chaque fois pour éclairer cette vérité: Bibi mieux qu'une actrice, sait rester une femme devant la caméra. Aucun artifice. C'est l'authenticité de son être, de son sexe, qu'elle donne aux spectateurs. Il est arrivé aux plus grandes de truquer: c'est-à-dire de composer leur personnage, en y mettant souvent un grand art. Mais « l'art pour l'art », Bibi Andersson le fuit, tout comme Bergman s'en écarte nettement lui-même. Aussi nous a-t-elle révélé, à travers « Sourires d'une Nuit d'Eté », « Le Septième Sceau », « Le Visage », ce qui est si rare à l'écran: l'essence de son sexe, dans ce qu'il comporte de plus vivant. Il en est ainsi dans « Le Lien », – « The Touch », – où elle a pour partenaire un comédien d'une grande authenticité aussi, et récemment promu à la gloire par Hollywood: Elliott Gould.

Un couple déchirant: Bibi Andersson et Elliott Gould dans le dernier film d'Ingmar Bergman.

Dans le film de Ingmar Bergman (THE TOUCH; LE LIEN): Karin (Bibi Andersson) est l'épouse d'Andréas (Max von Sydow), médecin-chef d'un hôpital, dans une ville de la province suédoise. Ils ont deux beaux enfants et peu de problèmes. Karin vit une existence tranquille, feutrée et aisée. Lorsqu'elle rencontre l'archéologue américain David (Elliott Gould), dont elle tombe amoureuse, tout son petit monde s'effondre. La passion violente provoque des conflits et entraine finalement aussi une décision et un choix: Karin va-t-elle abandonner sa famille et rompre avec sa vie bourgeoise, sa morale et ses lois, ou bien reniera-t-elle son amour?

— Avec « Le Lien », c'est la première fois que je raconte une simple histoire d'amour au cinéma, m'a dit Ingmar Bergman. Car tout ce que j'écris est issu d'expériences personnelles et ce film est très proche de moi. Si « Le Lien » traitait de la haine ou de la violence, je me sentirais beaucoup

LE LIEN

un film d'INGMAR BERGMAN

(suite de la page 9)

plus libre pour en disserter. Mais l'amour... ne me demandez pas d'explication.

Ces propos de Bergman indiquent pourquoi, également, le scénario du « Lien » fut si longtemps tenu secret. Mais nul n'ignore plus aujourd'hui que ce film-passion est le portrait d'une femme, et le rôle le plus difficile, quoique le plus simplement humain, de Bibi Andersson. Elle a révélé:

— Il s'agissait pour Bergman de rendre la réalité la plus crue, la plus instinctive, la plus sensorielle, la moins deflorée par la tradition. Sinon, le film n'eût pas marché. Car le sujet est d'une simplicité affolante: c'est l'histoire d'un coup de foudre qui arrache une femme paisible à son univers de bonheur quotidien. Dans une petite ville de province, elle se sentait extrêmement protégée entre son mari (Max Von Sydow) et ses enfants. Mais survient un jeune archéologue américain (Elliott Gould). Il est bourré de complexes, bizarre, hypersensible, déraciné, « impossible »... Qu'importe? Elle l'aime. Elle prend tous les risques pour que cette liaison scandaleuse de-

vienne la réussite de sa vie. Mais peut-il y avoir réussite absolue, — ajoute pensivement Bibi, — quand le coeur s'est donné deux fois, quand, dans un couple, le nouveau bonheur découvert par l'un fait le malheur de l'autre? Je ne pense pas. En tout cas, cette «crise» Bergman nous l'expose avec son courage habituel. Remarquez: la femme du « Lien » ne rejette pas son amant. Après bien des luttes et des incertitudes, elle se déclare prête à tout sacrifier à celui-ci. C'est alors que ce dernier refuse curieusement de la croire. Il l'a vue trop longtemps prisonnière de son passé, de son cadre, de sa morale bourgeoise. Il rompt le « Lien ».

Quant à son héroïne, Bibi Andersson-Karin, Ingmar Bergman a dit d'elle:

— Je ne suis ni pour ni contre. J'aime Karin, c'est tout. De plus simples explications seraient absurdes. Je l'ai exprimée comme je la sens. Mes films, de toute façon, surgissent de rêves de visionnaire. Et « Le Lien » déclanchera sans doute, en chaque spectateur, un processus affectif imprévisible.

T.H.

ENTRETIEN AVEC INGMAR BERGMAN

(extrait de la revue)

CINEMA EN SUEDE

INGMAR BERGMAN

« Si Dieu le veut et si je peux tenir le coup, j'ai l'intention de continuer encore deux ou trois ans. De faire quatre ou cinq films et puis après de m'arrêter. Si je continue c'est parce que j'en ai envie ». (déclaration de INGMAR BERGMAN au « Film in Sweden »)

Quand on lit le scénario de The Touch, *on trouve qu'il diffère sensiblement de tes précédents films. En particulier il semble raconter une histoire beaucoup plus «banale» que les précédents.*

Oui. *The Touch* se veut banal, quotidien. Le film est conçu à l'origine comme un portrait de femme. Et il ne s'agit pas d'une femme splendide, magnifique, glamoureuse. Elle est une brave bourgeoise qui vit une existence colossalement protégée dans un monde énormément séparé du monde et des catastrophes mondiales, des courants d'air et des neuroses qui nous entourent.
Il s'agit de la femme d'un médecin dans une petite ville de province. Elle et son mari ont une excellente situation économique, ils vivent bien, ils ont deux beaux enfants, ils habitent une belle maison. Tout est parfait d'une manière presque gênante. L'intéressant pour moi, c'était justement de dépeindre cette femme, de faire son portrait dans une situation donnée. Aussi j'ai dû m'occuper de toute une série de détails terriblement concrets. Et c'est de ce concret absolu que naît l'histoire. Elle est absolument impensable sans ces accessoires concrets qui l'entourent. Toute stylisation est écartée. *Est-ce l'idéal de vie bourgeois, traditionnel, ou quelque chose d'identique que tu veux atteindre, soumettre à une critique?*

Je crois qu'on réagit automatiquement à sa manière de vivre. Mais à mon avis, c'est une ques-

tion de goût. J'estime que c'est sans intérêt. La critique est formulée sans acrimonie ni haine; elle se dégage automatiquement du sujet.
A la fin du film, la femme essaie de motiver sa décision de rester avec son mari, dans son foyer. Elle parle de son devoir et de tout le reste, ce qui d'ailleurs est peut-être vrai. Alors son amant lui dit: « Tu mens ». Il le lui répète trois fois. Ensuite, libre au spectateur de choisir de quel côté il veut être. Ment-elle ou dit-elle la vérité? Choisit-elle la voie du devoir en renonçant à une vie aventureuse et passionnée, mais vivante, pour retourner à son monde de féeries? Ou bien choisit-elle le devoir amer en vivant un amour qu'elle n'a jamais proprement matérialisé? Ment-elle ou dit-elle la vérité? Cela m'est parfaitement indifférent.

Comment se fait-il que tu aies choisi un acteur étranger pour tenir le rôle de l'amant? As-tu imaginé dès le début que ce serait un étranger qui entrerait dans sa vie?

Ce devait être un personnage venant d'un pays absolument exotique. Je trouvais un peu exagéré de faire appel à un homme de couleur. Mais l'essentiel pour moi était de choisir un personnage issu d'une

existence entièrement déracinée.
Alors j'ai pensé à un juif, dont toute la famille aurait été liquidée pendant le nazisme. Il s'était d'abord enfui aux Etats-Unis avec un vague parent, puis en Israel d'où il était à nouveau parti. C'est un homme complètement déraciné. Et c'est lui qui est mis en relation avec ce monde profondément ancré dans ses traditions et qui tire toute sa substance des traditions.

Tu opposes souvent l'un à l'autre de tels mondes si différents. C'était déjà le cas dans Tystnaden *et même dans* Persona, *par exemple.*

C'est comme ça, je suis

PHOTOS « CINEMA EN SUEDE »

Un metteur en scène de cinéma n'a jamais le temps de penser qu'a des problèmes. C'est je crois la défintion la plus exacte. (I. BERGMAN)

un dramaturge. Je ressens en moi-même ces tension. C'est tout naturel.

Tu utilises souvent les mêmes acteurs d'un film à l'autre. Dans The Touch, *tu fais appel pour la première fois à un acteur étranger, Elliott Gould. Pourquoi lui, précisément? Comment l'as-tu choisi?*

Quand on a vu un acteur trois minutes, ou peut-être une minute, ou dix secondes, on sait si on a envie ou non de travailler avec lui. On sait qu'il est un véritable acteur ou un pseudo-acteur. C'est intéressant de travailler avec tous les vrais acteurs. A mon avis, où que tu ailles dans le monde, tu découvres que les acteurs forment une catégorie uniforme de gens qui ont les mêmes passions et les mêmes besoins. Les vrais acteurs. C'est pourquoi un nouvel acteur ne pose jamais aucun problème.
J'ai vu Elliott Gould par hasard, dans un film, et le rôle que j'avais écrit pour *The Touch* était au fond très différent. Mais brusquement j'ai senti que j'avais là un *acteur*. Et c'est une chance qu'il ait à la fois et tout de suite, voulu et pu faire partie de ma distribution. Par la suite il s'est révélé que nous éprouvons tous deux une joie colossale à travailler ensemble.

Comment se fait-il que tu t'occupes de cinéma, et continues à t'en occuper, au lieu de ne te consacrer qu'au théâtre?

Je finirai bien par cesser de tourner des films, pour me consacrer peut-être à des expérimentations, pour ma satisfaction personnelle.
La réalisation d'un film

n'entraîne pas seulement une fatigue psychique, mais elle nécessite aussi de grands efforts physiques. Il y a très peu de metteurs en scène actifs, passé 60 ans. De plus c'est beaucoup plus fatiguant pour un metteur en scène de faire un film en Scandinavie que dans les autres pays. Nous sommes astreints à une quantité si colossale de travaux manuels, de tâches administratives, d'organisation, dont sont dispensés les autres metteurs en scène. Et la durée de leur tournage est souvent beaucoup plus longue. Nous sommes beaucoup plus harcelés par le temps. Aussi j'ai pensé continuer encore, si Dieu le veut et si je tiens le coup, pendant deux ou trois ans. Je ferai encore quatre ou cinq films et puis je m'arrêterai.

As-tu l'impression que tu fais également participer la collectivité à tes problèmes, de la même manière?

Leur malédiction c'est justement que lorsque finalement on tourne un film, ils doivent se taper pendant huit ou dix semaines quelques sacrés problèmes qui ont été le miens, une fois. Mais, ça, c'est une autre histoire et cela n'a, dans ce cas, qu'un intérêt secondaire.
On peut dire également que ces gens sont souvent, d'une manière indirecte, soumis aux difficultés et aux problèmes du metteur en scène, parce qu'un metteur en scène n'est jamais meilleur que ses propres limites ne lui permettent de l'être. Un chef d'équipe n'est jamais meilleur que ses propres ressources ne le lui permettent. Mais on peut bien affirmer que c'est chez moi un instinct, un besoin comme celui de manger, de boire, d'aimer ou de dormir. Il est si totalement intégré à chaque cellule de mon corps que si l'on essayait de me dépouiller de mon aspect professionnel, si l'on voulait éliminer l'artiste qui réalise ces produits, je crois qu'il ne resterait pratiquement plus rien. Il n'y aurait peut-être plus qu'une espèce de fou, en forme d'asperge, qui déambulerait au hasard sans pouvoir prendre soin de lui-même.

Quand tu dis que tu ne vas pas continuer bien longtemps à réaliser des films, crois-tu que le cinéma a un avenir?

Enorme! Je crois que nous allons vers des transformations, mais cela n'a aucune importance. Le cinéma, en tant que collecteur et distributeur de rêves, des rêves et des désirs et des aspirations secrètes des gens, il existera toujours; parce qu'il n'existe pas de meilleur médium.

PIER PAOLO PASOLINI

est né a Bologne le 5 mars 1929.

Après avoir préparé une thèse sur la peinture italienne moderne, il enseigne à Rome, en 1949. En même temps, il commence à écrire des poèmes, puis plusieurs récits et romans. Essayiste et critique, il participe au grand débat idéologique qui anime les « années d'or » de la littérature engagée italienne, après la défaite du fascisme. Années dévorantes, où la vocation protéiforme de Pier Paolo Pasolini s'épanouit pour déboucher sur la création cinématographique. D'abord scénariste et dialoguiste de Mario Soldati, de Fellini, etc., il débute avec éclat dans la mise en scène avec **Accattone** (1961). De 1961 à 1970, il a réalisé plus de 15 films dont les plus connus en France sont: **L'Evangile selon Matthieu, Porcherie, Oedipe-Roi, Théorème,** et, le dernier sorti, **Médée.**

en vente partout, ou,
EDITIONS PIERRE BELFOND
10 Rue du Regard, Paris 6ème

BON DE COMMANDE
a retourner:
« LE VIKING - EDITIONS »
4 rue Cassette - Paris 6ème

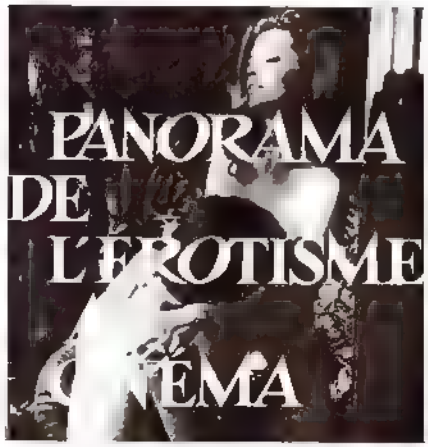
NOM, PRENOM .....

ADRESSE .....

Date et signature .....
Je soussigné, déclare avoir plus de 21 ans.

Règlement 25 Francs France par C.C.P. la source 31 784.97 ou chèque bancaire.

Les préoccupations des cinéastes se sont à ce point affirmées que les censeurs ont été dans l'obligation de reconnaître l'aveuglement et l'illogisme de leurs exclusives, la sclérose et le caractère figé de leurs définitions. Voici un livre composé des photos de films: Elsa Martinelli, Essy Person, Anna Gaël, Jane Birkin, Mireille Darc etc. etc. dans les séquences, les plus osées de leur carrière. Pas de texte.



D'ITALIE

"CAUSE DE DIVORCE"

Je n'ai qu'un seul désir ma carrieré déclare

Catherine Spaak

CATHERINE SPAAK - LINO TORFOLO

«CAUSE DE

Catherine Spaak - qui fait sa rentrée en France avec le « policier » d'Etienne Périer. « Un Meurtre est un Meurtre » — paraît en Italie dans « Cause de Divorce », un film humoristique de Marcello Fondato. On sait à quelles gammes le divorce, toujours plus ou moins interdit dans la Péninsule, peut donner prétexte à l'écran, dans les tons roses ou noirs. Mais Marcello Fondato a préféré voir les choses du bon côté, et faire ainsi, auprès de la rousse Senta Berger, faire exploser les charmes dorés, et l'esprit de Catherine, qui va ravir dans ce film tous ceux qui ne doutent point de la diversité de son talent. Catherine a d'autant mieux interprété ce scénario qu'elle a passé elle-même par les avatars qui font d'une jeune femme mariée une célibataire, après son union avec l'acteur Fabrizio Capucci, dont elle a une petite fille. Ils étaient jeunes tous deux, s'aimèrent, s'épousèrent, puis se séparèrent comme auraient pu le faire deux papillons. Mais le papillon Catherine est, aujourd'hui, une jeune star internationale à part entière.

Il est d'à-propos, en parlant de

Un film de Marcello Fondato
Musique: Carlo Rustichelli
Production De Laurentis Intermacco S.p.A.
Roma Oceanic Film Produktion
GMBH Munich
Eastmancolor - Technicolor.

SENTA BERGER - ENRICO MONTESANO

DIVORCE »

« Cause de Divorce », de rappeler ce que la vedette de « Week-End à Zuydcoote » disait, voici quelques années, à la journaliste Oriana Fallaci, qui fait un remarquable portrait d'elle dans ses « Abusifs », recueils d'articles consacrés, pour la plupart, à des célébrités de l'écran:

— L'amour, je l'ai toujours considéré comme une chose normale, sans enthousiasme mais sans trop de froideur. Avant la rencontre de Fabrizio, si je trouvais un garçon avec qui ça marchait, bien! Si ça ne marchait pas, je le laissais tomber ». Catherine déclarait d'autre part:

— Adolescente, le soir, quand des garçons venaient me chercher, mon père disait: « Fais ce que tu veux, sors avec qui tu veux, mais ne te marie pas, tu as tout le temps de te marier. Se marier, c'est prendre une décision très grave et puis on s'en repent ». Mais moi, à un certain moment, je m'étais aperçue de ceci: d'accord, très bien, nous allons de droite et de gauche, et puis après? Il faut tout de même mettre une limite à ce que nous faisons et nous imposer un but

Sa propre expérience conjugale et les « romances » qu'on lui a prêtées ont-elle donné l'occasion à Catherine Spaak de « se repentir », selon la prédiction paternelle? Nous livrera-t-elle ses secrets dans le journal et notes qu'elle tient depuis l'adolescence, peut-être? Car Catherine, qui chasse de race (puisqu'elle est la fille du célèbre scénariste et dialoguiste de « La Grande Illusion » de Jean Renoir, Charles Spaak) a un joli brin de plume. Elle aurait peut-être été écrivain, romancière, si la caméra ne l'avait, très tôt sollicitée

En tout cas, aujourd'hui, Catherine est «libre comme l'air» Quant au but qu'elle s'est imposé, il est très simple et elle le révèle volontiers: « Réussir ma carrière ».

FRANCE

UN MEURTRE EST UN MEURTRE

Brialy-Hossein: un affrontement qu'attendaient tous les fans de ces deux grands acteurs.

Dans l'extraordinaire suspense d'Etienne Perier Robert Hossein a-t-il commis un crime à la place de Jean Claude Brialy

Réunir, dans une distribution, Robert Hossein, Jean-Claude Brialy et Stéphane Audran, c'est grouper un brelan d'as qui ont maintes fois fait preuve de leur punch à l'écran. Mais y ajouter le charme persuasif de Catherine Spaak, la plus ravissante des vedettes internationales, n'est-ce pas posséder un atout de plus, et tout aussi efficace? C'est le cas présenté par le nouveau film d'Etienne Périer: «Un Meurtre est un Meurtre», le plus intense des suspenses psychologiques.

Plongé dans un climat d'angoisse et de menaces mystérieuses, Jean Claude Brialy pourra-t-il épouser enfin celle qu'il aime: Catherine Spaak? (en bas) a droite. A-t-il vraiment fait passer de vie à trépas sa femme infirme et acariâtre... et pourtant belle (Stephane Audran)? Interprète favorite de Chabrol (Stephane Audran) se revèle dans le film d'Etienne Perier « Un meurtre est un meurtre » une actrice de composition de premier plan.

ETIENNE PÉRIER, à qu'il l'on doit notamment l'excellent film policier: « Meurtre en 45 tours », outre de nombreuses productions spectaculaires comme « Zeppelin » et « Commando pour un Homme seul », nous a dit rester un passionné convaincu du thriller à l'écran. Il aime les intrigues intenses et mystificatrices, à la manère de Hitchcock, où le destin menace la tête des personnages comme l'épée de Damoclès. Il nous a expliqué:

— « Un Meurtre est un Meurtre » est construit pour donner des émotions de ce genre au spectateur, en même temps que j'ai voulu y faire une étude de caractères prenants et secrets. Imaginez que, par mort naturelle, une personne que vous haïssez disparaisse. Le cours de votre vie en est changé d'un seul coup, et que ce soit par un héritage, ou par la disparition d'un obstacle, entre autres possibilités, une vie toute nouvelle s'ouvre à vous. Cette mort, continue Etienne Périer, vous l'avez souhaitée, peut-être pas consciemment, mais c'était la seule solution pour recommencer une vie heureuse, pleine de possibilités. Des plans d'avenir inespéré s'échafaudent donc dans votre tête. A ce moment, alors que le passé n'est plus qu'un mauvais souvenir, on sonne à votre porte et un homme étrange, que vous ne connaissez pas, se présente à vous et vous demande si vous êtes content de ses services.

L'homme en question, dans « Un Meurtre est un Meurtre », prend les traits de Robert Hossein, — alors que le couple dont

UN MEURTRE EST UN MEURTRE

En haut a droite Etienne Périer... en pleine action funèbre. Mais l'excellent réalisateur français n'en perd pas son flegme pour autant!

il a permis au mari de reprendre sa liberté (Paul et Marie) est formé par Jean-Claude Brialy et Stéphane Audran. Hossein s'est spécialisé dans les personnages inquiétants, comme celui du « Vampire de Düsseldorf » (film qu'il réalisa lui-même), entre autres. « Non que je me sente exclusivement fait pour eux, dit-il, mais il est évident qu'il y a plus de nuances à exprimer chez les êtres maudits que chez les saints ». Hossein, qui continue d'assurer la direction de la maison de la Culture de Reims, dans son importante section théâtrale, a voulu, entre deux mises en scènes reimoises, incarner le Carouse de «Un Meurtre est un Meurtre » parce qu'il le jugeait particulièrement intéressant, et doué d'une force de frappe particulière.

— Carouse, dit-il, est l'un de ces personnages singuliers dont j'aime à prendre le masque, notamment depuis «Saint-on jamais?» de Vadim, d'excellent mémoire. Carouse dit à peu près à Brialy-Paul, l'époux délivré de sa moitié: « Je me suis permis d'aller en quelque sorte au devant de vos désirs, et je pense qu'une modeste rémunération est de mise d'ailleurs, à présent que vous êtes riche: je ne demande que cinq millions ».

Mais l'on devine que le maître-chanteur ne s'arrêtera pas là. Paul a la faiblesse de ne pas mettre l'intrus à la porte, d'autant qu'il lui sait par trop gré de l'avoir débarrassé d'une femme invalide et acariâtre, et qu'il pense bien vite, en payant, être libre d'épouser la jolie Françoise, que campe Catherine Spaak. Il hérite, au surplus, de la maison et de la fortune de la disparue, à cette seule charge: il devra y accueillir Anne, la soeur de la morte.

— Recevoir Anne chez lui compliquera rapidement la vie de Paul, — commente à son tour Brialy. — Elle a le tort, d'abord, de ressembler terriblement à sa soeur, et d'avoir la religion de son souvenir. Sa façon de la rappeler devient très vite, pour Paul, une sorte d'hallucination. Anne obéit-elle à quelqu'un? Mais à qui? Quant à Carouse, il devient de plus en plus harcelant, exigeant. Il fait alliance avec Anne. Et, entre le maître-chanteur et celle-ci, Paul sent peu à peu un étau intolérable l'enserrer, malgré son amour pour Françoise. Que faire? Il décide de tuer le gêneur...

C'est alors que, coup de théâtre, nous apprenons que la mort de Marie a été naturelle et que, tout compte fait, Paul-Brialy pourrait encore se tirer d'affaire en allant tout dire à la police. Mais il est trop tard. La machine infernale est lancée. Et Paul va tuer Carouse. Du moins le croit-il, puisque, lorsqu'il se rend à leur rendez-vous, il trouve celui-ci... pendu à un arbre. Chose plus étrange encore, quand il sera rentré chez lui, Paul devra ouvrir la porte à un individu qui s'accusera du meurtre de Carouse. Il a d'ailleurs les mots qu'eut celui-ci après la mort de Marie: « Vous souhaitiez cette mort, je vous ai rendu service, je pense qu'une rémunération est de mise ». Et tout recommence. La clé de l'énigme, Etienne Périer — qui a écrit le scénario de son film avec Dominique Fabre, l'auteur d'«Un beau Monstre» — nous assure que le scénario nous la donne, non sans que nous ayons connu les plus angoissantes surprises. « Il s'avère, dit-il, que Carouse, en fait, exploitait l'envie que certains avaient de voir morte la personne qu'ils haïssaient. Quand la mort venait, morte naturelle, il ne restait plus à l'aventurier qu'à jouer habilement du complexe du survivant, de forger de toutes pièces quelques preuves... Un métier comme un autre! ».

Certes... mais le présumé assassin ne sera pas délivré pour autant.

Désormais, c'est le nou-

Pendant cette séquence, entre Stéphane Audran infirme et Hossein (à droite) l'émotion atteint à son comble.

Voici une partie de billard, entre Hossein et Serrault que l'on devine en forme de suspense. Brialy, après le chantage exercé contre lui par Robert Hossein, va-t-il céder aux menaces de Michel Serrault, qu'il a toute raison de redouter également?

veau visiteur de Paul-Brialy qui détient les preuves que Carouse-Hossein avait fabriquées contre celui-ci. Comment Paul s'en tirera-t-il? D'autant que la police, mise en éveil par la découverte du cadavre de Carouse, ne tarde pas à intervenir.

« Un Meurtre est un Meurtre » va de rebondissements en rebondissements, selon un rythme serré où la violence et l'humour ont leur place. On est pris par l'ambiguité des caractères et du sujet. Ajoutons qu'Etienne Périer est admirablement servi par ses interprètes: Hossein et Brialy sont des adversaires d'égale toise. Stéphane Audran possède ici son mordant et son charme habituel, dans un double rôle, qu'elle mène avec maestria. Quant à Catherine Spaak, qui ne serait ravi de la voir de nouveau devant une caméra française, et toujours aussi belle et talenteuse, après son long séjour à Rome et à Hollywood?

Gérard Delroy

FAYE DUNAWAY: *PORTRAIT D'UNE ENFANT DÉCHUE*

UNE COVER-GIRL N'EST-ELLE QU'UNE FEMME-OBJET?

Un film de Jerry Shatzberg
avec Faye Dunaway, Roy Scheider, Rut Jackson
Barry Primus, John Heffernan,
Viveca Lindfors, Sydney Walker, Barry Morse
D'après une nouvelle d'Adrian Joyce
Scenario de Jerry Schatzberg et Adrian Joyce
Photographie d'Adam Holender
Musique de Michael Smal
Production Newman-Foreman - Schatzberg
En Technicolor

Découverte par Otto Preminger, qui lui donna un rôle important dans «Que vienne la nuit», Faye Dunaway devint, presque aussitôt après, une célébrité mondiale grâce à son interprétation de «Bonnie et Clyde», auprès de Warren Beatty. Depuis, elle n'a cessé de tourner, et René Clément la dirigea en France dans «La Maison sous les Arbres», après que Vittorio de Sica en eût fait, à Rome, la partenaire de Mastroianni. Faye a cette particularité: c'est une romantique. Son visage, comme sa merveilleuse silhouette, prête au rêve. « C'est une sirène sensible et intelligente », a dit d'elle Steve McQueen, qui partage avec Faye l'affiche de « L'Affaire Thomas Crown ». « Mon personnage de fille-gangster dans " Bonnie et Clyde " a-t-elle déclaré, a pu tromper le public sur ma véritable personnalité. J'espère que, depuis lors, mes autres films l'ont éclairé sur moi-même ». Le tempérament dramatique de cette actrice un peu à part, qu'il faut classer parmi les enchanteresses secrètes, est parfaitement mis en évidence par « Puzzle of a Downfall », réalisé par Jerry Schatzberg. Schatzberg, qui fut longtemps envoûté par la personnalité de Faye, fut d'abord un photographe de grands magazines. Les cinéphiles firent ensuite sa connaissance lorsque fut sélectionné à Cannes son film basé sur la drogue: « Panique à Needle Parc », qui eut un vif succès. « Puzzle of a Downfall child » — de même que « Panique » — nous montrait des jeunes gens en état d'enlisement et de crise, — nous montre une cover-girl en état dépressif, sous les traits de Faye. Faye-Lou, dans «Puzzle», traduit en France par « portrait d'une enfant déchue », est une reine de la photo, dont on s'arrache les effigies. Mais, broyée par cette vie superficielle et le sentiment de ne pas s'appartenir, elle a dû quitter un monde oppressant, qui la brise depuis des années, qui ne comprend pas sa véritable nature, pour se réfugier sur une plage solitaire, au bord de l'Atlantique. Il est question qu'elle tourne un film, et, pour mieux comprendre son caractère, nous entendrons un enregistrement qu'elle a fait sur elle au magnétophone. Le drame de la femme-objet est celui de Lou-Faye Dunaway. Le spectre d'un succès stérilisant a eu raison de l'héroïne de « Puzzle of a Downfall ». « Bien entendu, pour une part, je ressemble à Lou, a dit Faye. Mais jamais je ne connaîtrai la détresse où elle est descendue, malgré l'argent et les hommes qui l'ont aimée. Pourquoi? Parce que mon travail de comédienne est pour moi enrichissant, divers, vivant enfin. Malgré ma nature romantique, je tiens bien les leviers de commande, et être actrice est un miracle qui, sans cesse, renouvelle mes sources vives et mes accus! »

SOPHIA LOREN

VEUT PROUVER QU'ELLE RESTE LA PLUS GRANDE STAR DU MONDE

C'est un match haletant! Elles sont trois seulement, par le globe, a oser briguer le titre de la plus grande star du monde. En France, notre nationale Bardot; en Amérique l'époustouflante Liz Taylor, chargée de gloire comme de joyaux; et, en Italie, la magique Sophia Loren, dont le sex-appeal brûlant est toujours l'égal d'un talent partout reconnu. Ces dernières années, Sophia, sans doute, avait paru fuir les excès de popularité. Si elle tourna plusieurs bons films, — dont "La Femme d'un Prêtre" avec Mastroianni et " Les Tournesols", toujours avec le même partenaire-fétiche, — elle se voua surtout à son petit Carletino, la lumière de sa vie: « Plus radieuse encore pour moi, dit-elle, que celle des sunlights, qui pourtant ont fait ma fortune! ». Mais, Carletino grandi, Sophia Loren reprend désormais en main sa carrière. Elle se révèle étourdissante, éblouissante, dans "Mortadella", le film plein de fantaisie, de brio à l'italienne, de Monicelli, dont on connaît le talent à la fois tendre, emporté, passionné, mordant: adjectifs qui correspondent admirablement à la personnalité de Sophia.

Aux U.S.A. Sophia va de surprises en surprises. Pas toujours agréables.

Warner Bros présente: SOPHIA LOREN dans:

«MORTADELLA»

«Mortadella», commente Sophia Loren, est un film riche d'imprévus, de rebondissements de punch drôlatique. J'y incarne Madeleine une jeune femme originaire de l'Italie du Sud, qui atterrit à New-York pour y rejoindre son fiancé Michel (Luigi Proietti), qu'elle n'a pas vu depuis quatre ans. Ils travaillaient ensemble dans une fabrique de mortadelles et comme Michel était marié, bernique! Il ne pouvait divorcer, étant donné la loi de la Péninsule, (dont je sais quelque chose!). Aussi Michel a-t-il émigré et, au bout de ces quatre années, me demande de le rejoindre.

— ... Avec une mirobolante mortadelle?

— Oui, dit Sophia en riant: autant dire un symbole de l'Italie! Nos amis de la charcuterie me l'ont confectionnée, comme cadeau de noces. Mais voilà! La loi américaine interdit l'importation de denrées alimentaires. Je dois donc laisser ma mortadelle sous douane. Le coeur ulcéré! Si ulcéré que je m'insurge contre cet ukase idiot, en semant la consternation parmi les douaniers de l'aéroport.

— Et là, c'est un festival de la Sophia Loren typiquement « ragazza » que vous nous donnez?

— Si vous voulez! — convient Sophia —. Mais ce qui me met le plus en fureur, c'est le changement de caractère de Michel, que je constate. Il était indomptable, viril, et je le découvre servile: il refuse même de prendre position en ma faveur. Je bous! J'éclate! Nous nous disputons, et je lui déclare tout net que je ne veux plus le voir!...

Voilà donc Sophia-Madeleine retenue à la douane où elle passe la nuit. C'est là qu'elle fera la connaissance de Dominique (Beedon Carroll), d'origine italienne, avec qui, dans sa déconvenue, elle sympathisera. Elle fait aussi connaissance d'un journaliste américain, Jack (William Devane), lequel remue beaucoup d'air autour de lui, mais qu'elle trouve gentil. Jack la convainc qu'il va remuer ciel et terre, y compris la cour suprême, pour qu'elle puisse faire rentrer la mortadelle aux U.S.A. Il écrit un article pour son journal, et réussit à intéresser à sa cause un avocat qui se bat pour les libertés démocratiques, ainsi qu'un

Dans « Mortadella », Sophia a dû se séparer d'un fiancé déjà marié! Il la quitte pour tenter sa chance en Amérique!

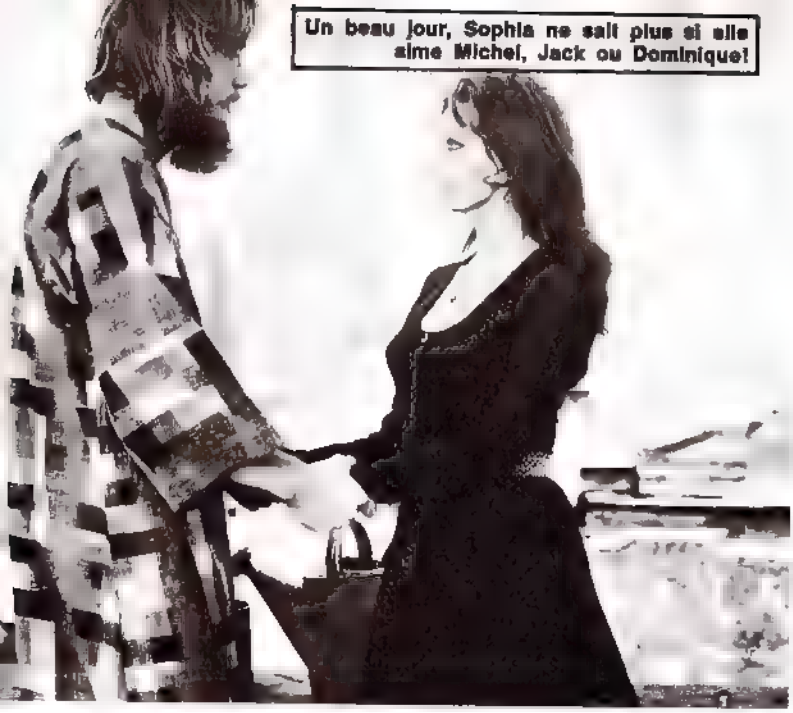
Et dire que son bonheur, dans « Mortadella », aurait consisté à se pavaner au bras de son « fiancé » Michel (Luigi Proietti). La loi est implacable.

Débarquant aux U.S.A., Sophia-Madeleine fait la connaissance d'un étrange journaliste, passablement bagarreur. Jugez. (William Devane)

jeune politicien en pleine ascension. Monicelli a-t-il donc voulu, de biais, faire un film politico-humoristique? C'est la mode.

— *Disons plutôt une charge plaisante de certaines absurdités érigées en loi, dit Sophia, encore étourdie par les circonstances trépidantes qu'elle a connues, en tournant « Mortadella ». Mais quand l'avocat et le politicien, avec la presse et la télévision, arrivent à l'aéroport, le lendemain, il n'y a plus de mortadelle. La magnifique charcuterie s'est envolée... tout le personnel de l'aérogare l'ayant dévorée pendant la nuit. Madeleine peut, désormais, entrer aux U.S.A., mais sa mortadelle lui reste sur le coeur!*

Le brave Jack, devant la disparition de la mortadelle, est d'ailleurs furieux: cette histoire risque de compromettre sa carrière dans la presse. Malgré tout, il offre à Madeleine d'habiter chez lui, jusqu'à ce qu'elle trouve quelque travail. Elle accepte. Mais Jack a des difficultés financiè-



Un beau jour, Sophia ne sait plus si elle aime Michel, Jack ou Dominique!

Dans « Mortadella », nous retrouvons la Sophia turbulente, étourdissante, volcanique, irrésistible de ses premiers films « Dommage qu'elle soit une Canaille... », « Pain, Amour, Ainsi soit-il », et « Pardessus les Moulins ». Jamais elle n'a enlevé plus brillamment que dans le dernier film de Mario Monicelli un personnage de « ragazza » coloré d'humour à l'italienne!

Sophia prend également dans ses bras une sorte de poète, hippy sur les bords (Beedon Carroll). Mais elle le juge bien

res et se voit expulsé de son appartement. En sortant de chez lui, pour comble, il sera attaqué par des hommes qu'il prend pour des créanciers et qui ne sont autres que les amis de Michel, qui se vengent de ce que Jack a écrit dans son article. Jack a une côte cassée et doit aller à l'hôpital. Furieuse, Madaleine va voir Michel et casse tout chez lui. On imagine combien, dans cette séquence tumultueuse, Sophia Loren peut donner cours à son inspiration méridionale. Elle est sublime et... à mourir de rire à la fois.

— *A cause de cet exploit, — nous a-t-elle confié, — je me retrouve en prison. Fort heureusement, le lendemain, Dominique se précipite et paie la caution pour me libérer. Je le suis chez lui, mais là, une autre déception m'attend, amoureuse cette fois: je m'aperçois que Dominique n'est rien d'autre qu'un second Michel! Je retourne alors chez Jack où j'ai laissé ma valise, et accepte de nouveau son hospitalité... pour la nuit. Après de nombreuses mésaventures, je le*

Sophia ou la nostalgie de la « mortadella »! A l'aéroport de New-York, Sophia éprouve une grande déception: il lui est interdit de faire entrer dans la ville la magnifique mortadelle qu'elle a amoureusement emportée de la Péninsule!

prends en pitié et nous passons la nuit ensemble.

— Ce qui nous conduit au happy-end?

— *Pas tout à fait, car le film de Mario Monicelli, jusqu'au bout, reste fertile en péripéties imprévisibles. Madeleine n'est pas une femme qui se laisse facilement mettre la corde au cou. Son bref séjour aux U.S.A. lui a appris beaucoup de choses; elle a acquis une expérience des hommes et de l'Amérique dont elle entend profiter. Aussi, la retrouverons-nous dans les rues de New-York, telle un Rastignac napolitain, jetant à l'énorme cité le fameux défi: « A nous deux! ».*

— Et aucun de ses amoureux ne la suit? Voilà qui est bien étonnant!

— *Cela, répond Sophia Loren toute souriante, c'est le secret du film. Un secret très plaisant, bien sûr, puisque « Mortadella » joue, résolument, jusqu'au mot « fin », la carte de l'optimiste et de l'humour à l'italienne!*

DELMER V. JONES

Cinéflasch

Nouvelles brèves

MALCOLM MC DOWELL,

après « If », s'impose en grand acteur dans « Orange Mécanique » de Stanley Kubrick. Mais, malgré ce « boum » dans sa carrière, il reste le plus simple, le plus drôle, le plus facéticux des acteurs sur les plateaux. Le voici, dans une situation fort intéressante, au cours du film: « The Raging Moon » qu'il a tourné en Angleterre et encore inédit en France. Mais n'enviez guère Malcolm: pour réussir ce baiser, on plutôt ce pré-baiser, il dut garder cette pose plus de trois-quarts d'heure devant la caméra. « L'effet pudique et tendre est rendu, a-t-il dit, mais Nanette Newman, ma partenaire, et moi, en avons eu, le reste du jour, la nuque enkylosée! ».

NATASHA PYNE,

est la nouvelle « fureur » britannique. Sa blondeur (réelle) est des plus photogéniques. Natasha a cette théorie: « Un baiser léger, effleuré, aérien, suggère parfois mille fois plus qu'une étreinte passionnée. J'estime que cette photo rend bien ce que pe veux dire ». A nos lecteurs d'en décider. Elle fait partie d'une séquence de « The Breaking of Bumbo », de Jeffrey Selznick et Sinclair. Nous y assistons aux aventures d'un jeune officier d'élite des horse-guards, qui reste bien « cool » devant l'attaque, sur pointes, de Natasha Pyne. Ne vous y fiez pas: Natasha ne perd rien pour attendre...

■ Après Disneyland, voici Hollyland. Un exploitant américain vient de créer a Mobile, Alabama, un parc d'attration qui a pour cadre la bible. Les combats de gladiateurs! Visitez la Tour de Babel! Pénétrez dans l'arche de Noé! Entrez dans le ventre de la baleine de Jonas! Visitez le ciel et l'enfer!

■ *Christine Gouze-Rénal vient d'engager les « Popphys » et a confier à Jacques Demy la mise en scéne de leur premier film: une comédie qui racontera les aventures d'une bande de gosses vivant en communauté. Premières prises de vues au début de l'année prochaine. En attendant Christine Gouze-Rénal nous prépare pour le mois de septembre « L'ironie du sort » qu'Edouard Molinaro réalisera d'aprés le roman de Paul Guimard. C'est l'histoire d'un résistant chargé pendant la dernière guerre d'abattre un membre de la Gestapo. Embusqué sous une porte cochère en attendant le passage de l'homme qu'il doit tuer, le Résistant imagine la vie qu'il pourrait avoir s'il réussit et celle de son entourage s'il échoue. Innovation: le film sera en couleurs naturelles et certains passages en sépia afin de distinguer les épisodes de la réalité ou issus de l'imagination du résistant. Interprète Nino Capolicchio dans le rôle du résistant et Marc Porel dans celui de son meilleur ami.*

■ Bernadette Laffont compagne indulgente d'un écrivain volage (Jean Pierre Léaud) dans « La maman et la putain » de Jean Eustache entreprendra immédiatement aprés « Trop jolies pour être honnêtes », de notre ami Richard Balducci. Elle y sera une domestique qui propose a ses patronnes (Jane Birkin et Elisabeth Wiener) un hold-up spectaculaire dans une banque niçoise. Enfin, cet été elle interprétera aux côtes de sa fille Elisabeth (13 ans) un double rôle dans un film de son mari, Diourka Medveczki, « La vie privée d'une petite fille ». Une affaire de famille quoi!

■ *Bardot et Vadim vont se retrouver dans le « Don Juan » que Vadim tournera prochainement « Jamais Brigitte n'aura eu a défendre un rôle aussi difficile » a déclaré Vadim. « Mais je lui fais confiance. Elle a l'âme d'un héros, dont elle possède à la fois le courage et la vulnérabilité ».*

■ *Jean-Louis Trintignant qui vient de tourner aux USA « Un homme est mort » travaille au scénario du premier film qu'il mettra lui même en scéne « Une journée bien remplie » dont les prises de vues auront lieu en septembre chez lui dans le Gard det les Cévennes. Interprète principal: Jacques Dufilho.*

■ Claude Mulot (« La rose échorchée »; « La saignée ») réalisera en août-septembre: « Profession aventurier », dont le rôle principal sera joué par Charles Southwood. Suzy Prim reviendra à cette occasion devant la caméra pour incarner une ancienne chanteuse.

■ *Georges Lautner vient de tourner « La nuit des grands chiens malades », titre provisoire. C'est l'histoire d'une bande de hippies et d'un gangster dans un village français. Jean Lefèvre, Michel Galabru, Paul Preboist, Pradal. Coté dames on nous parle de Renée StCyr, Sophie Boudet.*

■ Brigitte Bardot — que nous reverrons bientôt en Don Juan féminin — s'entendit un jour poser cette question... difficile: « Que pensez-vous de l'amour? ». A qui elle répondit:
— Consultez les hedbomadaires de ces dernières années. Sur ce chapitre, ils en savent apparemment plus que moi... Pourtant, je vous dirai que l'amour, pour moi, se rattache inévitablement à l'idée de ce geste: une rose rouge qu'on respire... profondément.

Nina Companeez

Le Livre de Brigitte Bardot

B. B.

La femme du 20ème siècle, la plus célèbre,
pour le moment c'est elle.
Mais oui, qu'on le veuille ou non

une offre exceptionelle rèservée uniquement
aux le lecteurs de CINEMA *voir P. 64*

Bardot c'est Bardot

par Gérard Delroy

C'est **Sinatra** qui, interviewé à Londres, l'a déclaré au micro:

— **Bardot,** c'est un savoureux digest de la France!

C'est **Marlon Brando**, de passage à Paris, qui l'a affirmé:

— **Bardot,** c'est **Bardot** et cela suffit, non?

C'est **Jerry Lewis** qui le disait à la télévision U.S.:

— **Bardot** sera toujours Bardot!

C'est **Warren Beatty,** invité dans notre capitale, qui le clamait, lors d'un cocktail au *Georges V.*:

— B.B.? I love B.B. Bardot, j'adore!

Mais nous n'en finirions plus de citer des témoignages éclatants concernant l'impact de charme de notre star n. 1. Il faut tout l'art qu'a mis **Nina Companeez** dans le livre qu'elle lui a consacré — après avoir appris à l'aimer davantage sur le plateau de « L'Ours et la Poupée », le film de Michel Deville dont elle était la scénariste — pour rendre la note juste des sentiments que peut inspirer **Brigitte.** Sur le plan « actrice », sur le plan « amie » ou tout simplement en tant que simple créature humaine. Il convient de citer ici un mot de **Maurice Chevalier**, recueilli par un ami, alors que le grand acteur-chanteur allait disparaître:

— Quand donc sort le prochain film de **Brigitte?** Je suis impatient de le voir!

Car Maurice gardait, l'âge venu, ce regard de gourmet, cette conscience d'amateur de personnalités feminines originales qui furent toujours les siens: il situait B.B., à cause de son tempérament exceptionnel, au même étage qu'une Mistinguett, une Marlène Dietrich, une Judy Garland, c'est-à-dire dans la galerie des monstres sacrés du spectacle dont il faisait lui-même partie.

Quand donc sort le prochain film de **Bardot?** C'est aussi la question que se posent, dès qu'elle a déserté les écrans depuis quelques mois, tous les admirateurs de **Brigitte,** et ils restent innombrables par le monde. Ces derniers mois, ses films nous ont donné d'elle une image particulièrement époustouflante dans « Boulevard du Rhum » et « Les Pétroleuses ». Certains préfèrent cette B.B. remuante, explosive, qui fut celle aussi de ses films à succès: « Une Parisienne » ou, dans la note western, « Viva Maria ». Mais d'autres rêvent de retrouver la Bardot dramatique de « La Vérité », ou la comédienne pleine d'humour d'« Une adorable idiote » et de « L'Ours et la Poupée ». D'autres encore rêvent à la romantique **Brigitte** de « Vie privée », l'un de ses films parmi les meilleurs et les plus méconnus. Quand on considère sa carrière, on est surpris par la quantité de bonnes productions qu'elle a soutenues par sa présence éclatante. Plus tard, sans doute, voyant **Bardot** à la Cinémathèque, les jeunes cinéphiles se diront: « Elle était vraiment une " bête de cinéma ", comme le furent les Barbara Stanwyck, les Bette Davis, les Joan Crawford... ». Mais souvent les qualités secrètes d'une actrice ne se découvrent bien qu'avec le temps. On constatera qu'auprès de la fascinante **Bardot** adolescente de « Et Dieu créa la Femme », il en existe toute une autre gamme, que remonteront passionnément les historiens du cinéma, comme il se doit.

Vadim, dans son prochain film, « Don Juan » — qui pourrait s'intituler « Une Don Juane » — souhaite nous montrer une **Brigitte** au sommet de sa beauté, et nous dire comment procède, pour faire des victimes, cette grande séductrice, qui refuse pourtant le titre de « vamp » tant elle tient à rester « nature » devant ou derrière la caméra. Faut-il rapprocher le personnage prévu par son ex-mari, qui la connaît bien, de la **Bardot** réelle, « existentielle »? Oui et non. En fait, on a beaucoup épilogué sur les « romances » de **Brigitte** — ou sur ses trois mariages — sans constater cette vérité qui saute aux yeux: même en amour, elle reste d'une indépendance forcenée. Elle ne peut se soumettre tout à fait à la loi du mâle. Elle le distingue, l'accepte; mais il semble bien que tous ceux qu'elle a élus n'ont jamais été admis dans ce mystérieux domaine: l'âme profonde de **Brigitte,** le tréfonds de sa personnalité prenante et un peu sauvage. Qu'importent nos gestes et actions, vus par le monde? Que peut signifier leur interprétation mensongère devant ce que nous sommes réellement? Un jour, peut-être, découvrirons-nous à l'écran une nouvelle Bardot, qui livrera sa clé secrète? Aujourd'hui, elle se prépare, sous la direction de Vadim, a porter le plus pathétique des masques: celui de Don Juan. Car Don Juan n'est pas, certes, le jouisseur fieffé qu'en fait la légende; c'est un torturé qui, à travers le plaisir, a soif d'absolu. Et il semble bien que **Brigitte** ait toujours cherché ceci, sans le trouver tout à fait: l'absolu de l'amour.

Mais n'en demandons pas trop, pour elle. Attendons seulement avec impatience de goûter à fond cette gourmandise: son prochain film.

Gérard Delroy

BELMONDO: SON 50EME!

Dans la carrière si florissante de Jean-Paul Belmondo, 1972 est une date à marquer d'une pierre blanche. « Docteur Popaul », qu'il vient d'achever sous la direction de Chabrol, est en effet son 50ème film — et son cinquantième succès. Une surprise: sous l'aspect d'un séduisant médecin, il épouse Mia Farrow et infilge avec maestria, d'autre part, une piqûre à Laura Antonelli. « Bébel ne cessera jamais de nous surprendre »!

BELMONDO

Dans « Docteur Popaul », Belmondo a pour femme Mia Farrow et pour maîtresse Laura Antonelli. Mais il s'agit ici d'un suspense, et non d'un marivaudage amoureux, puisque nous retrouverons le gynécologue qu'incarne Bébel invalide, Marlène Appelt devenue son infirmière. Le « 50ème » de Bébel est écrit par Paul Gégauff, scénariste préféré de Chabrol, qui retrouve enfin Belmondo devant sa caméra, après l'avoir dirigé à ses débuts dans « A bout de Souffle ». La photographie de « Docteur Popaul » est de Jean Rabier et la musique de Pierre Jansen.

A trente ans, Belmondo en était à son vingt-cinquième film: date qu'il commémora, en 1963, en publiant d'alertes souvenirs, suivis des « Dix Commandement du Belmondisme », dans lesquels on relevait maints passages d'humour, très "enlevés", dont celui-ci:

— Je ne sais pas ce que je vais devenir? Je peux fort bien terminer clochard ou me retirer dans un alpage, un soir de débine. Je peux tout autant bouffer de la Légion d'honneur (la légion d'horreur, comme dit un de mes amis) sur le coup des cinquante ans et finir Docteur *honoris causa* à l'Université d'Edimbourg comme James Robertson Justice. Je fais partie d'une génération qui n'aime pas penser à l'avenir parce qu'elle a connu la guerre et qu'elle redoute que ce ne soit pas la dernière. »

Dix ans ont passé depuis cette notation, et Belmondo, que dix autres années séparent encore du demi-siècle, ne sait toujours pas s'il aura un jour la Légion d'honneur. Pourquoi pas? Nous savons, nous, combien sa popularité est grande hors de France, — ce que confirme le fait qu'une vedette internationale comme Mia Farrow, l'inoubliable héroïne de « Rosemary's Baby », ait voulu être sa partenaire dans « Docteur Popaul ».

Ils y formeront un couple étrange, car si Bébel campe là un sémillant gynécologue, Mia, son ex-patiente qu'il y épouse, a consenti à paraître à ses côtés en femme laide, qui porte un appareil à dents: ou plutôt, le maquilleur et le dentiste ont savamment fait en sorte de la jeune actrice ait l'air d'avoir des incisives style "lapin".

— Mais ils ont fait erreur, malgré leur adresse diabolique, a déclaré Jean-Paul, s'ils ont pensé pouvoir enlaidir Mia vraiment! Même tondue et passée au noir cirage, elle resterait la grâce même. Le rayonnement qui émane d'elle est aussi exceptionnel qu'invincible!

Mia, hélas: ne sera pas heureuse avec son époux dans « Docteur Popaul », puisque ce dernier, insoucieux du naufrage de son ménage apparemment, y prend pour maîtresse la propre soeur de scénario de Mia, l'italienne Laura Antonelli. Un accident sensationel, nous dit-on, donnera une conclusion à cette aventure en forme de triangle, sur laquelle on ne tient pas trop à lever le voile, en fait, Le tout ne manquera pas de cet humour sanglant dont sait faire preuve Chabrol dans ses films à suspense, en digne cousin de Hitchcock, — dont il sait faire pâlir les prototypes en se revélant encore plus "choc" que lui, quand il veut, dans ses dénouements criminels. Rappelez-vous la récente «Décade prodigieuse», avec Orson Welles, et « A double tour », qui reste l'un des meilleurs Chabrol.

C'est ce film, où il eut sa première vraie chance, qui contribua à lancer Belmondo: ce dernier s'en souvient fort bien. Dans « A double tour », il remplaça Brialy au pied levé. Quand Jean-Claude dit à son ami Bébel, rencontré sur les champs-Élysées, qu'il se sentait fatigué et que Chabrol lui cherchait un remplaçant, le jeune acteur mit à profit sa rapidité sur le 800 mètres (record personnel: 2mn 4/5, précise-t-il) pour foncer vers le bureau de celui qui était déjà l'un des maîtres de la « Nouvelle vague ». Il rencontra Chabrol à la production, où le metteur en scéne essayait vainement de le joindre depuis le matin. « Et pour cause, explique Bébel, mon ronfleur était coupé ». Il signa aussitôt le contrat.

Une déception: il jugea, en l'interprétant, que son personnage d'« A double tour » était bien méchant et cynique, et n'aima pas beaucoup cela. « Je ne peux pas être caustique ni cruel vraiment », assure-t-il. Mais il avait appris à apprécier Claude Chabrol réalisateur. Après « A double tour », il regretta de ne pouvoir participer à un projet que ne put réaliser ce dernier: faire un film de « l'Affreux Jojo », scénario de Georges Ami et Jean Curtelin. « Chabrol n'est-il pas, dans la vie, lui même un affreux Jojo? » dit Belmondo.

Mais ils s'étaient bien promis de se retrouver un jour sur un plateau, — ce qui est advenu, grâce à « Docteur Popau ». Chaque grand réalisateur nous révèle une nouvelle facette de talent chez un acteur. Gageons que Belmondo, le Belmondo d'aujourd'hui, vu par Chabrol, sera un régal pour les cinéphiles.

BRANDO VEUT DONNER L'HORREUR DE LA BÊTE HUMAINE

Michael Winner annonce

MARLON BRANDO

DANS

The NIGHTCOMERS

Ce film produit et réalisé par Michael Winner avec Marlon Brando, Stéphanie Beacham, Thora Hird, Harry Andrews, Anna Palk, Christoper Ellis, Verna Harvey. Photographie: Robert Paynter. Musique: Jerry Fieldsong. Production Elliot Kastner, Jay Kanter, Alan Ladd Jr.

"LES VISITEURS DE LA NUIT"

d'aprés une nouvelle de Michael Hastrung

MARLON BRANDO a déclaré: « J'ai toujours refusé les films qui me semblaient gratuits et inspirés à leur réalisateur et à leur producteur par le seul besoin de « faire de l'argent ». But détestable et qui n'est certes pas celui de Michael Winner avec « The Nightcomers ». La profondeur du suiet — qui est celui de la fascination du mal, du fort sur le faible — m'est aussitôt apparue. Elle ressort plus grande dans le film que dans le récit d'Henry James, cependant ténébreux à souhait. Winner sait porter un regard original, riche de vérité, sur les êtres, sur les violents et sur les opprimés. Son film qui met en scène la « bête humaine », est également un exorcisme contre l'injustice et la cruauté, plaies intolérables.

Michael Winner, a trente cinq ans, est à la fois réalisateur et producteur. L'aventure totale d'un film le captive. Il dirigea Burt Lancaster dans « L'Homme de Loi », et prépare « Dangerfield », un suspense, également avec Lancaster et Alain Delon.

Marlon Brando, voici quelques années, s'était juré de ne plus paraître que dans des films utiles à l'humanité, servant la cause de l'émancipation des minorités opprimées, l'anti-autoritarisme, l'anti-racisme. Il donna même des conférences pour mieux prouver l'authenticité de son idéal, après avoir participé lui-même à des « marches de noirs » restées fameuses. Il tourna « Queimada », de Gillo Pontecorvo, avec le même dessein idéaliste: ce film montre l'oppression du colonialisme anglais dans une colonie d'hommes de couleur.

Aujourd'hui, Marlon est-il revenu à une conception du rôle de l'acteur mettons moins... politique? En tout cas, il continue de choisir ses metteurs en scène parmi les moins traditionnalistes: il vient d'achever «Le Parrain», aux U.S.A., — un film anti-Mafia, — sous la direction de Francis Ford Coppola, qui a une vision très moderne de la vie, et, peu après, attaqué à Paris « Dernier Tango », de Bernardo Bertolucci, réalisateur de ces deux perles rares du « nouveau cinéma »: « Le Festin de l'Araignée», avec Alida Valli et « Le Conformiste », avec Jean-Louis Trintignant. Brando, qui

Stéphanie Beachman, dans « Les Visiteurs de la Nuit », subit la loi de Marlon Brando, le valet de ferme dont la violence l'envoûte bien qu'elle veuille lui résister. Sur les instances de Winner, Marlon a consenti à montrer son dos qu'une séquence d'« Un Tramway nommé Désir », d'Elia Kazan, rendit célèbre dans le monde entier.

a travaillé sous la direction des plus grands réalisateurs de notre époque et fut révélé par Elia Kazan, a du flair en ce qui concerne ceux qui doivent le diriger au mieux: aussi a-t-il fait confiance à Michael Winner, à qui nous devons « Hannibal Brooks », qui était un film drôle et picaresque.

« Les Visiteurs de la Nuit », tout au contraire, est un drame. Il s'inspire d'une nouvelle de Henry James, romancier britannique des années 1880: « Le Tour d'Ecrou », qui contient une part de fantastique et de mystère. Le même récit servit d'ailleurs de base à un film remarquable (et trop méconnu) de Jack Clayton avec Deborah Kerr: « Les Innocents ». On y voyait des enfants possédés du démon, sous l'influence d'un étrange domestique. «Le Messager », de Losey, a remis les films sur les enfants à la mode, et l'on attend avec une grande curiosité «Les Visiteurs de la Nuit». Mais si « Le Messager » avait une délicatesse de touche rappelant tous les cruels raffinements de l'époque victorienne et leurs moeurs châtiées, le film de Winner joue volontiers sur la violence. Marlon Brando, en valet, y est un rustre qui brise tout ce qui

un Marlon Brando de choc dans "LES VISITEURS DE LA NUIT"

On trouve dans « Les Visiteurs de la Nuit » la même atmosphère inquiétante et trouble que dans la nouvelle classique d'Henry James: « Le Tour d'Ecrou ».

Brando passe pour un acteur pas du tout commode à diriger. Mais ce n'est pas l'avis de Winner: ils se sont parfaitement entendus au cours du tournage de « The Nightcomers ». Quant à Bernardo Bertolucci, qui dirigea Marlon à Paris dans « Dernier Tango », il dit de lui: « Pour moi, Brando, c'est l'Acteur avec un grand A ».

le contraint, et, par là, fascine les gosses. Un critique a écrit: « Et l'action se termine sur une tragédie, où le barbarisme éclate, et dont on se demande si elle sera soutenable pour les spectateurs ».

Quoi qu'il en soit, « The Nightcomers », d'une puissance d'envoûtement rare comme l'est le texte de James, se révèle un grand Brando. Il y est à la fois puissant comme dans « Un tramway nommé Désir », inquiétant comme dans « Le Bal des Maudits », pathétique comme dans «La Nuit du Lendemain ».

Quant à « Dernier Tango à Paris », de Bertolucci, réalisateur de trente-trois ans, c'est un film qui débuta par une obsession pour ce dernier. Il adore le tango; il en filma un dans « La Camarde » et dans « Le Conformiste ». Il voit dans ce genre de musique du pathétique, de l'absurde, de l'ironique, de la poésie. Et le film nous montrera un Marlon Brando bien inattendu. Il campe là un Américain dont la femme vient de se suicider à Paris et qui a une petite amie, incarnée par la jolie française Maria Schneider, qui trouve ici son premier grand rôle. Cette jeune fille est d'ailleurs fiancée à un producteur de télévision (Jean-Pierre Léaud), ce qui ne l'empêche pas d'accaparer l'intérêt de Marlon, homme mûr, clairvoyant, étonné, bouleversé par la passion qu'il éprouve. Cet homme a été profondément désorienté et ulcéré par le suicide de son épouse. Il voit dans son amour pour la jeune fille la seule issue à prendre, et ce que Bertolucci a appelé, en parlant de son film à Rome, une « tentative existentielle ».

— Quoi qu'il en soit, dit Marlon Brando, l'optique de « Tango a Paris » est celle de tous les films de Bertolucci, qui trouve plus important d'aider au progrès de la société, à son dégagement des contingences et des tabous, que de faire un film. Mais, heureusement, il met ses idées dans des films, lesquels sont excellents.

Avec « Le Parrain », « Tango à Paris » et « Les Visiteurs de la Nuit», l'année qui s'écoule et la prochaine nous promettent donc un « come back » éclatant de Marlon Brando. Il avait trop tôt annoncé sa demi-retraite. Et, — même s'il regrette une évidence aussi académique, — il prouve que le «star-system» a du bon, car, à ses débuts, il fut lancé comme une denrée rare par Hollywood. Plus tard, il prétendit piétiner des lauriers faciles. Mais tout grand acteur, un jour ou l'autre, échappe au moule qu'on voulut lui imposer. Il s'élève au-dessus de toutes les conventions. Même dans un film conventionnel, Brando reste Brando, cette étrange et fascinante force de la nature. Mais il est davantage lui-même — et qui ne s'en féliciterait? — dans des films comme « Les Visiteurs de la Nuit », où il peut montrer toute sa puissance.

Marian Guardino

L'ATROCE NUIT D'EVELYN

Un film d'Emilio P. Miraglia, écrit par Fabio Pittoru, Massimo Felisatti et Emilio P. Miraglia. Photographie de Gastone De Giovanni. Musique de Bruno Nicolai. Avec: Erica Blanc, Athony Steffen, Marina Malfatti. Production Phoenix Cinematografica pour Miracle Films.

Erica Blanc est la jeune vedette "qui monte", dans les studios européens. Son style de beauté, de "glamour" se rapproche de celui d'Ursula Andress. Dans "La notte che Evelyn uscì dalla tomba", un film érotico-fantastique, dans la ligne de Sade, elle est emprisonnée, par un lord aussi séduisant qu'inquiétant, dans un château perdu en Grande-Bretagne. Lord Alan (Anthony Steffen) retrouve en elle les traits de la seule femme qu'il ait aimée. Pourtant, à la fois adorée et brimée dans ce lieu étrange, Erica se trouvera en face d'une ennemi pire que son geôlier: une femme furieuse et jalouse que campe Marina Malfatti. Elles s'opposent en un combat sans merci.

Il est évident que l'érotisme fantastique est de plus en plus en faveur à l'écran. Voici quelques années, les spécialistes de « l'horreur » suggéraient la sensualité, plutôt qu'ils ne la montraient. Mais le temps des périphrases en images est aboli. Nous en avons un exemple de plus dans « La notte che Evelyn uscì dalla tomba », de Miraglia. En séquences parlantes, ce cinéaste italien nous montre comment un noble britannique, un certain Lord Alan (Anthony Steffen), fait sa victime et sa proie d'une ravissante créature, qu'il enferme dans son château des brumes.

En haut une saisissante séquence de la scène dans la salle de bain. La terrible Gladys administre une terrible rossée a Susan (Erica Blanc) la nouvelle amante de Lord Alan. Nous assistons au plus terrible corps a corps entre les dames que jamais caméra n'avait filmé. En bas, scène cruelle ou Susan sera marquée au fer rouge.

Bien entendu, ledit château a une chambre des tortures, car Lord Alan est un disciple de Sade. En mémoire du divin marquis, il emprisonnera donc Susan (que campe la merveilleuse Erica Blanc) dans ce lieu étrange, redoutable et luxueux, où les riches fourrures voisinnent avec les épées, les armures. Il la soumettra à un étrange rituel. Car, à ses raffinements de tortionnaire, Lord Alan joute une hantise: il a cherché passionnement une femme qui lui rappelle sa première épouse, Evelyn, et pense retrouver celle-ci sous les traits de Susan-Erica. Mais ce singulier seigneur a eu le tort, auparavant de croire qu'une certaine Gladys (Marina Malfatti) lui ferait oublier l'inoubliable Evelyn... Et quand Susan se trouve nez à nez avec la violente Gladys nous assistons au plus audacieux combat de dames qu'une caméra ait jamais filmé. Interrogé sur ces terribles séquences, Emilio P. Miraglia a déclaré: « J'ai tenu à les réaliser pour prolonger, en somme, des oeuvres fantastiques comme celles de Poe, de Lewis, de Stoker, ou même de Gaston Leroux, qui se contentaient, avec un art extraordinaire d'ailleurs, de suggérer l'érotisme. Aujourd'hui, le septième voile tombe. Est-ce à dire que notre époque est plus perverse que le 19ème ou le 18ème siècle? Non, certainement pas. Puisque les « châteaux des tortures » ou les « manoirs de la mort lente » sont le fait d'un autre temps. Le Lord Alan de mon film ne s'imagine pas vivant en 1972, — pas plus que l'étonnant visionnaire que fut le Marquis de Sade d'ailleurs ».